

HOOLIGANISME, ULTRAS ET AMBIGUÏTES EN FRANCE

Nicolas Hourcade
Professeur agrégé de sciences sociales
Ecole Centrale de Lyon

Recebimento/Aprovação:

Artigo selecionado pela Comissão Científica do Congresso “Sports, violence and racism in Europe”, realizado na Universidade Rennes 2/França, em maio de 2007.

Résumé :

Suite à la mort d'un supporter parisien en novembre 2006, la violence des supporters français s'est retrouvée sur le devant de la scène médiatique. Malheureusement, les nombreux discours sur le sujet demeurent confus, d'autant que la catégorie la plus fréquemment mobilisée, celle de hooliganisme est ambiguë. Cet article propose dans un premier temps de construire une approche compréhensive et objective du supportérisme violent. Puis il s'intéresse aux différentes logiques des supporters extrêmes français, distinguant notamment ultras et hooligans et se penchant sur les ambiguïtés des ultras, les plus nombreux en France, dans leur rapport à la violence. Cette étude conduit à une analyse critique des dispositifs français de lutte contre la violence des supporters.

Mots clefs : hooliganisme, supporters ultras, violences

Le 23 novembre 2006, après le match de coupe de l'UEFA entre le Paris Saint-Germain et l'Hapoël Tel-Aviv, des supporters israéliens sont agressés autour du Parc des Princes. En protégeant l'un d'entre eux, un policier fait usage de son arme blessant grièvement un assaillant et en tuant un autre, Julien Quemener. Cette mort a profondément choqué l'opinion publique, d'autant que de tels drames sont rarissimes en France. La violence et le racisme de certaines franges de supporters français se sont dès lors retrouvés sur le devant de la scène médiatique. Ce qui frappe d'abord, dans l'abondance des discours produits sur le sujet, c'est la confusion fréquente des propos et les ambiguïtés de la notion même de hooliganisme. En effet, sous ce vocable sont

souvent amalgamés des actes très divers comme les lynchages racistes autour du Parc des Princes, les bagarres arrangées entre bandes de hooligans autoproclamés ou l'allumage de fumigènes. L'utilisation du terme hooligans est également à géométrie variable, désignant généralement tous les individus violents autour des matches de football, mais parfois certains seulement de ces individus par opposition à d'autres, comme les « ultras ». Le mot hooliganisme a beau être répandu, il demeure imprécis et mal défini, ce qui ne contribue pas à clarifier la situation. D'autant que, face à un phénomène extrêmement discrédité, les réactions consistent pour l'essentiel à dénoncer la « bêtise » ou la « sauvagerie » des hooligans et à affirmer la nécessité d'éloigner ces « voyous » des stades en renforçant la répression. Par conséquent, on parle beaucoup et depuis longtemps des hooligans, mais bien plus pour les stigmatiser que pour analyser objectivement ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Dès lors, les manières de penser et d'agir des supporters français qui s'engagent régulièrement dans la violence sont plutôt mal connues. De manière significative, les principales mesures de lutte contre les débordements des supporters depuis quinze ans ont été adoptées, dans l'urgence, suite à des incidents graves ou en perspective de la coupe du Monde 1998. Elles ne se sont pas appuyées sur une étude précise préalable des problèmes, malgré les nombreuses recherches françaises menées sur le sujet pendant cette période (Basson 2001 ; Bodin 2003 ; Bodin, Robène, Héas 2004 ; Bromberger 1995, 1998 ; Broussard 1990 ; Demazière 1998 ; Ehrenberg 1991 ; Faure, Suaud 1999 ; Hourcade 1998, 2004 ; Lestrelin 2006 ; Mignon 1993, 1998, 2002 ; Nuytens 2004 ; Tsoukala 2003) et n'en ont pas proposé de traitement global et systématique. Il a fallu attendre septembre 2007 pour qu'un rapport d'information de la commission des affaires culturelles du Sénat

(Martin, Murat 2007) s'attelle à cette tâche mais sans perspective d'application bien définie.

Dans un tel contexte, l'objectif de cet article est double. Il s'agit d'abord, dans une première partie, de montrer les limites de l'approche courante du hooliganisme, généralement développée dans les médias, et de proposer une perspective d'analyse maîtrisée et objective du supportérisme violent. Cela suppose de se pencher sur les représentations sociales existant sur le sujet, d'explicitier les apports d'une perspective objective et compréhensive du supportérisme extrême et de définir précisément les termes employés et les phénomènes étudiés. Cette première partie explique notamment pourquoi il paraît préférable de rompre avec la catégorie commune de hooliganisme ou d'utiliser les termes ultras et hooligans dans un sens proche de celui employé par les acteurs. La deuxième partie s'intéresse elle aux groupes de supporters extrêmes français, c'est-à-dire à ceux qui causent l'essentiel des incidents autour des matches de football professionnel français – les problèmes étant sensiblement différents autour du football amateur. Les auteurs de troubles appartiennent pour l'essentiel à deux types de groupes de supporters extrêmes, les premiers se revendiquant « hooligans » ou « indépendants », les seconds « ultras ». Si ceux qui se considèrent comme hooligans demeurent peu nombreux en France en dehors de Paris, les groupes ultras sont les principaux animateurs des enceintes françaises et comptent des centaines voire des milliers de membres. Alors que les hooligans assument leur comportement violent, les ultras ont une attitude profondément ambivalente à ce sujet. La deuxième partie consiste dès lors à cerner les proximités et les divergences entre ultras et hooligans et à analyser le rapport complexe et ambigu des ultras à la violence. Ces éclairages sur le supportérisme extrême amènent à porter, en conclusion, un regard critique sur les

dispositifs de traitement et de prévention des incidents autour des matches de football. Ainsi, cet article aborde trois types d'ambiguïtés : celles liées à un emploi aléatoire et confus de termes comme ultras ou hooligans ; les ambiguïtés de ceux qui se présentent comme ultras dans leur rapport à la violence ; et enfin celles des autorités qui prétendent prendre les problèmes de violences à bras le corps sans toujours se donner les moyens de les traiter efficacement.

I. Hooliganisme et supportérisme extrême: catégories communes, indigènes et sociologiques

1. Les représentations sociales s'attachant aux hooligans

A. Le hooliganisme : un problème social en France depuis 1985

La violence des supporters est devenue un problème social en France très précisément le 29 mai 1985 (Mignon 1993 ; 2007). Ce jour-là, au stade du Heysel à Bruxelles, juste avant la finale de la coupe d'Europe des clubs champions, 39 supporters de la Juventus de Turin trouvent la mort, devant les caméras de télévision, dans un mouvement de foule provoqué par les charges des fans anglais de Liverpool. Le traumatisme provoqué par la tragédie du Heysel et la découverte concomitante que de jeunes français, notamment dans la tribune Boulogne du Parc des Princes, se considèrent eux aussi comme des hooligans font émerger le hooliganisme comme catégorie d'interprétation des débordements autour des matches de football. Comme le pointe M. de Fornel, « le thème du hooliganisme a été ainsi introduit dans l'agenda des problèmes de société » et « les événements violents sur les stades se sont vus associés à une catégorie d'acteurs – les hooligans – responsable de ces événements » (1993: 31).

Le terme hooligans, à l'origine incertaine, est apparu au début du XX^{ème} siècle en Angleterre : il désigne alors des voyous se caractérisant par un comportement asocial

(Govaert, Comeron 1995: 140). Son essor date des années 1960, quand des groupes de jeunes supporters expriment leur violence de manière récurrente : entre autres noms péjoratifs, comme celui plus courant de « thugs » (voyous), ces fans violents sont qualifiés de « football hooligans ». C. Civardi (2000: 120) note ainsi que « l'expression *football hooliganism* commence à se répandre au milieu des années 1960, à partir du moment où la violence des spectateurs connaît une double modification quantitative certes (elle devient plus massive), mais aussi qualitative : elle cesse d'être perçue comme étant directement liée à ce qui se passe sur la pelouse, ou aux antagonismes traditionnels, et semble donc être gratuite » et, par conséquent, révélatrice des maux qui rongeraient la société anglaise comme l'émergence de bandes juvéniles. Si la violence des supporters anglais est un « problème réel », « c'est aussi un phénomène classique de panique morale » souligne P. Mignon (1998: 140). Progressivement, le qualificatif de hooligan est repris dans les autres pays européens pour désigner les supporters violents.

Si le hooliganisme est un problème de société depuis 1985, la violence autour des matches de football français n'est pas apparue à ce moment-là. Depuis les débuts du spectacle sportif, des incidents étaient relevés çà et là. Mais ces violences sporadiques et largement liées aux événements des matches étaient peu médiatisées et paraissaient contrôlables et interprétables ; elles n'étaient donc pas considérées comme un trouble grave à l'ordre public (Mignon 2007). Les premières manifestations du supportérisme violent moderne, provoquées par des fans anglais (de Leeds à Paris en 1975, de Manchester à Saint-Étienne en 1977) puis par des occupants du kop de Boulogne (en particulier lors d'un France – Angleterre en 1984), avaient commencé à alerter les amateurs de football sans pour autant rencontrer un grand écho. Du fait de l'ampleur du drame du Heysel, la perception des débordements des supporters change complètement.

En particulier, les médias se mettent à relayer et à exagérer les méfaits des autoproclamés hooligans parisiens.

1985, c'est également le moment où des groupes de supporters plus radicaux se développent en France. Pendant les trois quarts du XX^{ème} siècle, les amateurs français de football se sont comportés plus en pratiquants et en spectateurs qu'en fervents supporters (Mignon 1998), à la différence de leurs voisins allemands, britanniques, espagnols ou italiens. Les exploits européens de Saint-Étienne marquent un premier tournant, au milieu des années 1970. Certains publics français étaient déjà réputés auprès des connaisseurs, mais pour la première fois avec les fans stéphanois, le rôle du « douzième homme » est mis en avant. Progressivement, des supporters s'inspirent des fans étrangers et stéphanois et des « kops » se constituent dans la plupart des stades français : tiré du nom d'une tribune du stade de Liverpool, le kop est le secteur du stade où se rassemblent les fans les plus fervents du club local. Un deuxième tournant a lieu au milieu des années 1980 quand émergent dans ces kops deux sortes de groupes de jeunes supporters. Les uns forment, comme leurs inspirateurs anglais, des bandes informelles centrées sur la violence et se revendiquent « hooligans » puis « casuels », « hools » ou « indépendants ». Les autres se qualifient d'« ultras », à l'image de leurs homologues italiens apparus à la fin des années 1960 dans les stades de la péninsule : constitués en associations, ils s'investissent dans le soutien à l'équipe et dans la vie du club, tout en acceptant le recours à la violence. Depuis le milieu des années 1980, le supportérisme français a ainsi considérablement changé quantitativement et qualitativement, y compris dans ses manifestations violentes (Mignon 2002). Si ces ultras et hooligans n'en ont pas l'exclusivité, les phénomènes de violence autour du football professionnel français sont désormais essentiellement de leur fait.

Ce rapide historique révèle deux points importants. D'une part, un décalage apparaît entre les définitions de sens commun et celles retenues par les supporters des kops. Pour le grand public, le hooliganisme désigne tous les actes de violence commis à l'occasion des rencontres sportives et les hooligans sont perçus comme les auteurs de tels actes. En revanche, les supporters les plus radicaux réservent le qualificatif de hooligans à certains supporters violents, qu'ils différencient d'autres également violents comme les ultras. Hooligan est donc à la fois une catégorie commune et une catégorie indigène. D'autre part, du fait de leur apparition en France au moment du drame du Heysel, ceux qui se définissent comme ultras ou hooligans ont immédiatement été fortement discrédités. Ce qui a forcément eu un impact important sur leur développement et leur pratique. Et ce qui explique largement que les représentations sociales (Jodelet 2003) qui circulent à leur sujet ne correspondent pas toujours à leurs pratiques.

B. Pourquoi les « hooligans » sont une des figures les plus méprisées de nos sociétés

Le drame du Heysel a fortement modelé les représentations sur les hooligans. Les circonstances de cette tragédie sont désormais bien connues (Govaert, Comeron *op. cit.* ; Leclaire 2005). Les supporters italiens occupaient l'un des virages derrière les buts. L'autre était réservé aux Anglais, à l'exception de la tribune Z dont les billets, a priori destinés à des spectateurs neutres, avaient en réalité été majoritairement achetés par des partisans de la Juventus. Une heure avant l'horaire prévu du début du match, suite à diverses provocations, des fans anglais des blocs X et Y s'en sont pris aux occupants du bloc voisin Z. Après avoir lancé des projectiles, ils ont escaladé puis arraché le frêle grillage séparant les deux tribunes et ont chargé les supporters de la

Juventus, une première puis une deuxième fois. Peu coutumiers de ces tentatives de prise de tribune familières des plus extrémistes des supporters anglais, les policiers belges ont été désemparés et les spectateurs du bloc Z gagnés par la panique. Ils ont tenté de fuir la tribune mais se sont trouvés bloqués par le mur d'enceinte (dont un pan finit par s'effondrer) et par les grilles séparant les tribunes du terrain que les policiers tardèrent à ouvrir. Ecrasées et étouffées contre le mur ou les grilles, piétinées par la foule fuyant les projectiles ou les coups des Anglais, 39 personnes trouvèrent la mort.

Les causes de ce drame sont multiples. Des supporters agressifs. Un mouvement de panique. Des infrastructures inadaptées voire insalubres ne permettant pas une bonne évacuation du public. Enfin une organisation déficiente, des supporters rivaux s'étant trouvés côte à côte sans dispositif de sécurité adapté et les forces de l'ordre ayant vite été débordées. Cependant, l'opinion s'est focalisée sur un seul coupable, les hooligans anglais, négligeant les autres responsabilités pourtant mises en évidence lors du procès.

Dès lors, les conduites violentes des supporters ont été vues à l'aune du Heysel. Les hooligans ont été perçus comme des « meurtriers », prêts à tuer pour un match de football, et prêts aussi à s'en prendre à des « innocents » en faisant exploser la violence « dans la foule » pour reprendre le titre d'un roman de L. Mauvignier (2006) construit autour de ce drame. Pourtant, cet événement est – heureusement ! – peu représentatif des affrontements entre supporters extrêmes, même s'il trouve son origine dans une classique prise de tribune qui a dramatiquement mal tourné (Mignon 1990: 46). Lors des charges des Anglais, il n'y a quasiment pas eu de bagarres, les supporters de la Juventus s'enfuyant presque immédiatement. Contrairement à ce qui se passait à l'époque en Angleterre lors des tentatives de prise de tribune, les incidents n'ont pas été interrompus rapidement par la police. Au final, il n'y a pas eu d'affrontement direct

entre les supporters extrêmes des deux camps : après avoir vu les charges anglaises, les ultras italiens (situés, rappelons-le, dans le virage opposé) ont envahi le terrain pour tenter d'en découdre avec les Anglais, mais ils en ont été empêchés par la police.

Si les hooligans sont une des figures les plus méprisées des sociétés occidentales, c'est fondamentalement à cause d'événements traumatiques, comme celui du Heysel. C'est aussi parce que la violence est particulièrement visible autour des matches de football puisque ce sport est hypermédiatisé et que toutes les couches sociales fréquentent les stades et se sentent donc concernées par le problème. C'est également parce que cette violence s'exprime dans un monde, le sport, qui se voudrait épargné par la violence et formant un rempart contre elle. C'est enfin parce que cette violence paraît incompréhensible. Elle ne paraît motivée par rien, contrairement aux violences urbaines ou aux débordements de fin de manifestations vus comme le fruit d'un malaise social, voire comme l'éruption de revendications politiques. Pour reprendre une expression extrêmement répandue : « On ne se bat pas pour un match de football ».

C. La double figure du hooligan

Les représentations sociales accordent au hooligan une double figure (Tsoukala 2004). Souvent, il est considéré comme un barbare, un animal, une brute sanguinaire, un individu non civilisé n'ayant pas intériorisé les règles de comportement d'une communauté humaine. Pour beaucoup, le hooligan fait partie de la lie de la société, il est issu de groupes désocialisés et manque par conséquent de repères et de capacités d'autocontrôle. Cependant, depuis quelques années, l'idée que son profil social est banal se répand, ce qui est fréquemment interprété comme un symptôme de la crise

généralisée de nos sociétés. Le hooligan serait fou. Sa violence serait désordonnée et imprévisible.

Un autre cliché, a priori opposé, s'attache aux hooligans. Leur violence ne serait pas désordonnée et complètement irrationnelle ; au contraire, ils formeraient des groupes remarquablement organisés planifiant leurs actions violentes et utilisant les technologies les plus modernes (téléphones portables, Internet) pour échapper au contrôle de la police. Plusieurs explications sont proposées : ces professionnels de la violence chercheraient à s'engager dans des situations risquées et excitantes pour rompre avec la monotonie de leur quotidien ou à devenir célèbres en profitant de la médiatisation de leurs méfaits ou, pire, à semer la terreur. Leur profil social prétendument banal témoignerait alors de leurs capacités intellectuelles et rationnelles.

La cohérence de ces deux types de représentations contraires (mais pourtant rarement perçues comme telles) est assurée de deux manières. D'une part, en affirmant que même l'organisation et l'apparente rationalité de certains hooligans s'inscrivent dans un contexte d'irrationalité et de déraison : leur violence demeure sans objet. D'autre part, l'idée d'un complot et d'une manipulation orchestrés par l'extrême droite permet également d'établir une cohérence entre les perceptions contraires de l'imbécillité des hooligans et de leur organisation parfois minutieuse. De nombreux hooligans autoproclamés affichant des emblèmes d'extrême droite et des idées racistes, ils sont associés à une mouvance « fasciste » ou « néo-nazie ». À l'exception de quelques meneurs, les hooligans seraient des individus sans repères ou des brutes sans cervelle (donc facilement influençables), instrumentalisés par des groupuscules politiques ayant besoin de troupes pour affirmer ou défendre physiquement leur cause. Cette interprétation permet de donner un sens à la violence hooligan. En fait, il s'agirait

d'un complot politique mené par des forces d'extrême droite : insuffisamment puissantes pour agir dans l'espace politique, elles chercheraient à s'exprimer dans d'autres espaces et à y recruter des membres. Ainsi, la violence hooligan serait une violence politique, mais une violence raciste, primaire (ce qui est congruent avec la barbarie supposée des hooligans). Cette interprétation paraît, d'une certaine manière, rassurante, car elle renvoie à quelque chose de connu, d'identifié. Se battre pour des raisons politiques (même si les causes défendues sont jugées condamnables) semble plus compréhensible que se battre pour un match de football.

2. Une approche compréhensive et objective du supportérisme extrême

A. Des supporters violents incompréhensibles ?

D'une manière ou d'une autre, l'humanité des supporters violents est niée ou relativisée. A. Ehrenberg souligne qu'ils « sont inimaginables autrement que dans cette vision de la monstruosité. Monstrueux certes parce qu'ils sont violents, mais surtout parce qu'ils ne veulent rien, ne réclament rien : ils sont incompréhensibles, ils sont *inhumains* » (1985: 8). Comme le note A. Tsoukala, les hooligans sont « considérés comme particulièrement menaçants à cause justement de cette rupture d'avec tous les points de repère habituellement utilisés afin de rendre intelligible toute action collective » (2004: 354). Cette image de la folie des hooligans est, selon A. Ehrenberg (1985, 8), « typique de l'appréhension occidentale de la violence, toujours rapportée à une altérité quasiment extrasociale ». L. Mucchielli (2001: 8-9) souligne d'ailleurs, de manière plus générale, que la violence des jeunes est régulièrement présentée comme étant le fait de « barbares » ou d'« animaux ».

Une telle interprétation en termes de folie ne permet ni de comprendre les comportements des supporters extrêmes, ni de les expliquer. D'une part, elle revient à considérer que ces comportements sont indépendants du système social dans lequel ils se produisent. Refusant « cette forme de cécité collective qui consiste à exclure les *hooligans* du social », L. Van Campenhoudt estime que le sociologue doit s'attacher à rechercher en quoi « ces comportements sont liés à la manière dont la société fonctionne, se transforme et est gérée » (1988: 45) et à « montrer ces liens entre un phénomène et le système social qui le produit et dont il participe » (*op. cit.*: 46). D'autre part, le diagnostic de la folie conduit à estimer que les supporters extrêmes n'ont rien d'intéressant à dire, qu'ils ne peuvent rien apporter au sociologue dans l'interprétation de leurs pratiques. Après le drame du Heysel, tout le monde a pu s'exprimer sur le sujet « sauf les coupables eux-mêmes (...) comme si on ne pouvait rien apprendre d'eux, comme s'ils étaient capables d'agir, mais non de parler » pointe A. Ehrenberg (1985: 8). Constatant également que « les gens expliquent souvent des comportements qu'ils n'aiment pas ou qu'ils ne comprennent pas en disant que ces comportements sont fous », H.S. Becker (2002: 57-62) estime que « face à des actions apparemment incompréhensibles, c'est probablement faire une excellente hypothèse que de poser qu'elles semblaient être une bonne idée pour les gens qui les ont faites au moment où ils les ont faites. Le travail d'analyse consiste alors à découvrir les circonstances qui ont poussé l'agent à penser que c'était une bonne idée ».

Cet article s'inscrit dans une telle perspective initiée en France notamment par A. Ehrenberg, C. Bromberger et P. Mignon. Au lieu de considérer, de manière abrupte et définitive, le supportérisme extrême comme un phénomène barbare ou archaïque, raisonnement dont A. Ehrenberg (1991) et C. Bromberger (1998: 18-21) ont bien

montré les limites, il s'agit plutôt d'étudier précisément les pratiques de ces supporters ainsi que les significations qu'ils accordent à leurs actes tout en prenant en compte le système social dans lequel ils s'engagent. Une telle optique est parfois critiquée, les chercheurs étant notamment suspectés de complaisance par rapport à leur objet. De telles objections révèlent la difficulté de toute analyse objective de comportements socialement discrédités. Puisque le regard porté sur ces comportements consiste généralement en un jugement de valeur négatif, la neutralité axiologique revendiquée par les sociologues choque : ne pas juger négativement un comportement consisterait forcément à l'évaluer positivement. Mettre en évidence les conditions sociales et politiques de la délinquance des jeunes de quartiers populaires, du terrorisme islamiste ou de la violence de certains supporters et s'intéresser aux motivations de ces individus reviendrait à les défendre. Pourtant, comme le rappelle C. Browning (1997: 9), « expliquer n'est pas excuser, comprendre n'est pas pardonner ». Et sans analyse objective comment dépasser les jugements hâtifs et passionnels suscités par certains comportements ? Comment construire un traitement social et politique adapté de ces comportements ?

B. Une approche globale des pratiques

Une telle optique compréhensive suppose de considérer l'ensemble des pratiques des supporters extrêmes, au lieu de se limiter aux phénomènes les plus médiatiques comme la violence. « Pour appréhender un événement spectaculaire, il faut le voir en relation avec le schème organisateur de la vie quotidienne » estime W.F. Whyte (1995: 36) et l'analyser comme un « système social organisé » et non pas simplement « en termes de problèmes sociaux » (Whyte *op. cit.*: 314). Pour saisir le rapport des

supporters extrêmes à la violence, il faut cerner la logique globale de leur monde. Comprendre comment ils agissent, raisonnent et conçoivent leurs pratiques suppose de les côtoyer de manière régulière dans des circonstances variées et de discuter avec eux de manière approfondie. Cela implique aussi de prendre en compte les acteurs qui sont en relation (parfois conflictuelle) avec eux et qui contribuent à la définition des situations dans lesquelles ils sont impliqués (Becker 1985: 224) : autres supporters du même club, fans adverses, stadiers, policiers, dirigeants du club et des instances nationales, joueurs locaux et adverses, responsables politiques, journalistes...

Concrètement, ce texte s'appuie sur des recherches menées depuis une quinzaine d'années autour de la problématique du supportérisme extrême selon une méthodologie qualitative classique mariant observations en situations, discussions informelles, entretiens enregistrés, analyse de documents et passation de questionnaires. Conduites principalement à Bordeaux, Paris, Rennes et Le Havre et, plus occasionnellement, à Saint-Étienne, Lens, Toulouse ou Marseille ainsi que dans quelques villes italiennes, ces recherches ont notamment consisté en des études ethnographiques de groupes de supporters extrêmes. L'efficacité d'une telle méthodologie a été renforcée par mon âge (correspondant à celui des enquêtés) et mes caractéristiques personnelles : avant de m'engager dans l'enquête, je connaissais bien les mondes du football, des kops et des sous-cultures juvéniles. Cependant, enquêter sur des comportements partiellement déviants, dans un milieu dans lequel le chercheur a été personnellement impliqué, a fortiori quand il l'a quitté parce qu'il ne s'y reconnaissait plus, n'est pas sans difficultés (Giulianotti 1995 ; Hughson 1998 ; Hourcade 2005). L'enjeu est donc de tirer parti des avantages conférés par sa position tout en tentant d'en limiter les inconvénients ce qui implique notamment un travail réflexif sur son rapport à l'objet étudié et sur les

sentiments éprouvés à son égard, d'autant qu'une longue pratique ethnographique peut engendrer saturation et agacement par rapport aux personnes enquêtées.

3. Clarifier les termes

Construire une approche raisonnée et objective du supportérisme violent nécessite de définir les termes utilisés.

A. Hooliganisme, une notion floue

De prime abord, définir le hooliganisme paraît simple. D'ailleurs, dans des articles analysant les mesures françaises de lutte contre le hooliganisme, M. Feral et L. Falacho proposent des définitions similaires et classiques. « Le hooliganisme concerne toutes les formes de violences physiques ou de dégradations de biens commises par des supporters à l'occasion des rencontres de football, ces faits pouvant être perpétrés dans le stade, aux abords de celui-ci ou sur l'itinéraire emprunté pour gagner le site du match » (Feral 2001: 131-132). « Le hooliganisme désigne un comportement d'agression physique (violence contre les personnes) et de vandalisme (violence contre les biens) et se déroulant dans une zone géographique spécifique, le stade et ses alentours » (Falacho 2001: 420).

Pourtant, la notion de hooliganisme s'avère confuse, pour plusieurs raisons. D'abord, elle est souvent mobilisée lors de tout drame dans ou autour d'un stade de football, même quand celui-ci n'est pas causé par des individus violents (Comeron, 1997 ; Bodin 2003), comme à Sheffield en 1989 ou à Furiani en 1992 où une tribune provisoire s'était effondrée. Dans un stade, comme lors de tout rassemblement populaire, des accidents peuvent se produire, les installations peuvent être inadaptées ou l'organisation déficiente. Ensuite, la qualification de hooliganisme tend à s'appliquer à

des supporters ayant un comportement jugé provocant ou excessif, même s'ils ne commettent ni agression physique, ni vandalisme. Ce n'est pas forcément absurde puisque la violence verbale et les provocations ne sont pas sans lien avec le passage à l'acte violent. Mais il n'est pas anodin que les violences verbales ne soient pas intégrées aux définitions du hooliganisme proposées par M. Feral ou L. Falacho. Cela prouve bien qu'il existe une incertitude dans la catégorisation de ces faits. Les insultes et les attitudes outrancières sont fréquentes dans les stades, pas seulement au football : est-il légitime de toutes les qualifier de hooliganisme ? Enfin, ces qualificatifs désignent aussi, souvent, ceux qui transgressent une règle ou une loi relative aux événements sportifs. Ainsi, en France, l'entrée dans le stade en état d'ébriété, l'exhibition d'emblèmes politiques ou l'utilisation de fumigènes sont régulièrement catalogués comme des faits de hooliganisme par les médias comme par les autorités. Pourtant, il n'y a là ni violence physique, ni dégradation (sauf si le fumigène est lancé dans le public). Les données du ministère de l'Intérieur concernant les interpellations effectuées autour des matches de football sont fréquemment lues comme rendant compte de l'état du hooliganisme. Pourtant, elles agrègent les catégories suivantes : port d'arme, introduction ou usage de fumigènes, ivresse publique, infraction à la législation sur les stupéfiants, jet de projectiles, outrage/rébellion, agression/violences, incitation à la haine raciale, actes racistes ou antisémites, non respect d'une interdiction de stade, pénétration sur l'aire de compétition, vente sans autorisation, vol, dégradations de biens, véhicules de police endommagés et « divers » (voir par exemple Goasguen 2006: 8).

En fait, l'un des principaux problèmes de cette notion de hooliganisme est qu'il n'en existe pas de définition juridique claire (Tsoukala 2003). Elle n'apparaît pas dans la loi : ce sont les commentateurs qui affirment que les textes destinés à lutter contre la

violence autour des manifestations sportives concernent le hooliganisme (effectivement, les rapports préparant la loi font généralement référence à ce phénomène mais sans indiquer précisément en quoi il consiste) et qui tentent d'en donner une définition. Comme le constate A. Tsoukala, le hooliganisme « est en fait décomposé en une série de comportements répréhensibles s'ils sont commis à l'occasion d'un événement sportif et notamment d'un match de football – le critère spatial retenu étant donc à la fois le principal élément constitutif de la définition du hooliganisme et la base d'une nouvelle circonstance aggravante, puisque les auteurs de certains actes délictueux encourrent des peines plus lourdes s'ils agissent à l'occasion d'un événement sportif » (2003: 2,7). Ainsi, les textes législatifs amalgament des comportements prohibés, de nature et de gravité pourtant très diverses, dont le seul point commun est d'être reliés à un événement sportif, sans affirmer de surcroît que l'ensemble de ces comportements constitue le hooliganisme.

Juridiquement, le hooliganisme est donc avant tout défini, de manière implicite, en fonction de critères spatiaux (autour du stade) et temporels (au moment des matches). Par conséquent, « bien des supporters de football que l'on arrête n'ont commis que des délits relativement mineurs » affirment E. Dunning, P. Murphy et J. Williams (1994: 336) en ce qui concerne l'Angleterre, mais ce constat vaut pour la plupart des pays d'Europe occidentale. En 1990, les fichiers de la National Football Intelligence Unit, chargée du suivi du hooliganisme, répertoriaient près de 6 000 individus : à peu près 1 500 d'entre eux étaient connus pour des faits de violence et 4 000 environ pour des délits non violents comme la consommation de drogues, l'état d'ébriété ou la revente de billets au marché noir (Armstrong, Hobbs 1994: 222). Cette définition spatio-temporelle implicite du hooliganisme n'est donc pas satisfaisante car

elle intègre des faits qui ne sont pas considérés par le sens commun comme relevant du hooliganisme. Réciproquement, elle ne prend pas en compte certains incidents provoqués par des supporters, parce qu'ils se produisent en d'autres temps et en d'autres lieux et que leur lien avec un match de football n'est pas évident. La législation française sur la sécurité des manifestations sportives a beau stipuler, depuis 1998, qu'elle s'applique à toute infraction commise « en relation directe avec une manifestation sportive », afin justement de traiter les incidents causés par les supporters loin des stades, cette précision ne lève pas toutes les ambiguïtés. Comme le pointe un commissaire de police parisien (Bodin, Trouilhet 2001: 151), comment considérer les violences commises par des supporters trois heures après le match sur les Champs-Élysées sans que des supporters adverses soient concernés ? De même, quand des ultras marseillais se rendent en pleine semaine et en dehors de tout match au local des ultras stéphanois situé en ville, bien loin du stade, pour régler physiquement un contentieux, s'agit-il de hooliganisme ?

Même quand des violences physiques sont établies, ainsi que leur lien avec un événement sportif, l'usage de la catégorie sociale de hooligan demeure complexe. S'applique-t-elle à toute personne ayant été violente une fois dans un stade ? A tout individu appartenant à un groupe recherchant collectivement la violence de manière délibérée, même quand il ne passe pas individuellement à l'acte ? Aux membres de groupes occasionnellement violents qui refusent cette étiquette de hooligans (comme les ultras) ? « De toute façon, ce n'est pas clair pour moi ce que c'est qu'un hooligan, expliquait un supporter nantais se considérant comme ultra. Est-ce que, parce qu'il m'est arrivé deux ou trois fois de mettre des baffes à un mec, je suis un hooligan ? ».

Lorsque des violences surviennent à l'occasion des matches de football, les médias étiquettent généralement ceux qui y sont impliqués comme des hooligans. Lors du procès des agresseurs allemands du gendarme Daniel Nivel (grièvement blessé à Lens en marge d'un match du Mondial 98), l'un d'entre eux s'est défendu d'être un hooligan. Au-delà d'une stratégie de défense, il voulait dire qu'il n'était pas régulièrement impliqué dans un groupe se considérant comme hooligan. Il avait des amis dans de tels groupes, il traînait parfois avec eux, il était allé à Lens avec eux et s'était, selon lui, laissé porter par les événements, mais il ne se définissait pas comme un hooligan, contrairement à certains de ses amis qui revendiquaient ce qualificatif. Cet exemple montre clairement que « la catégorie "hooligan" est peu claire ; est-ce un nom que certains se donnent ou est-ce un qualificatif qui est posé sur certains groupes ou certains comportements ? » (Mignon 1998: 140). En l'occurrence, l'accusé se défendait d'être un hooligan selon les catégories indigènes. Mais il était socialement considéré comme un hooligan puisqu'il s'était rendu coupable de violences lors d'un match de football.

En résumé, comme le souligne S. Redhead (1991), la notion de hooliganisme est ambiguë et floue. Elle ne renvoie à aucune catégorie juridique et il n'existe pas de consensus sur les comportements qu'il faut considérer comme ressortant du hooliganisme.

B. Différentes formes de violence

De plus, parler en permanence du hooliganisme au singulier, masque le fait que les formes de violence des supporters sont très diverses. En particulier, de nombreux chercheurs (notamment Walgrave, Van Limbergen 1988 ; Van Limbergen 1992) différencient les violences spontanée et préméditée. La violence spontanée advient de

manière subite et imprévue. Elle est provoquée par une défaite, une erreur d'arbitrage, les provocations verbales des supporters adverses, la rencontre fortuite de fans ennemis aux alentours du stade... Elle existe depuis les débuts du football et s'exprime dans de nombreux sports. A cette violence spontanée qui perdure s'ajoute et se combine, depuis les années 1960, d'abord autour du football anglais puis dans toute l'Europe, une violence préméditée. Celle-ci est portée par des groupes qui vont au stade avec l'idée qu'ils peuvent se battre et qui, éventuellement, organisent ces violences. Les incidents autour des stades de football professionnel français comme européens sont aujourd'hui essentiellement causés par des groupes de supporters qui pratiquent une violence préméditée et sont souvent indépendants des faits de jeu.

Mais les formes de cette violence préméditée sont elles aussi variables. La nature des bagarres entre groupes français se reconnaissant comme ultras et hooligans ont beaucoup changé entre les années 1980 et 2000. Au fur et à mesure que les autorités sportives et politiques tentaient de combattre ce phénomène, les supporters violents se sont organisés de manière croissante au point que certains planifient désormais minutieusement leurs affrontements. Au-delà de la planification plus ou moins forte des affrontements par les protagonistes, toutes les violences ne se ressemblent pas. Le drame de PSG – Tel Aviv en offre un bon exemple. Le tir du policier qui a causé la mort de Julien Quemener fait suite à une tentative de lynchage d'un supporter adverse isolé par un groupe de fans parisiens, dont certains avaient vraisemblablement des motivations racistes. Or, les autoproclamés hooligans parisiens qui se sont exprimés dans les médias les jours suivants ont présenté leur violence comme opposant des groupes d'individus consentants et en nombre équivalent, ce qui est bien différent. Deux types de violences doivent être ici distingués. La violence raciste des lynchages. Et la

violence entre bandes rivales de supporters extrêmes. Ceux qui fréquentent la tribune Boulogne du Parc des Princes le font pour des motivations variées (l'amour du PSG, le goût pour l'ambiance de cette tribune, la violence, la possibilité d'exprimer des idées politiques extrémistes...). Certains recherchent avant tout la violence entre groupes de supporters et méprisent ceux qui s'adonnent au lynchage. D'autres viennent essentiellement là pour exprimer, parfois par l'agression physique, leur hostilité aux « racailles » (nom donné aux jeunes des cités de banlieues au look identifiable et fréquemment suspectés d'incivilités ou de délinquance) et aux immigrés (Hourcade 2000). Et ces deux populations (les « violents » et les « politisés ») se recouvrent partiellement.

Il existe donc, parmi ceux qui ont recours à la violence préméditée, des divergences dans les formes de cette violence, dans sa fréquence et dans les logiques du passage à l'acte. Certains groupes, explicitement axés sur la violence, assument l'étiquette de hooligans. D'autres la pratiquent plus occasionnellement et refusent d'être considérés comme des hooligans. Nous le verrons, en France, le comportement de ceux qui se disent ultras n'est pas celui de ceux qui se proclament hooligans. De même, en Angleterre, de nombreux fans ne rechignent pas à faire le coup de poing si l'occasion se présente, mais ne s'engagent pas pour autant dans les *firms* rassemblant les spécialistes de la violence.

C. Partir des catégories « indigènes »

Comme nous l'avons abondamment souligné, les termes hooligans et ultras sont à la fois des catégories de sens commun appliquées par la collectivité à des individus et à des groupes et des catégories indigènes, c'est-à-dire que des individus et des groupes se définissent eux-mêmes comme ultras ou hooligans. Les catégories communes sont

floues, nous l'avons vu pour ce qui est du hooliganisme. La notion d'ultras est également employée de manière très fluctuante : elle désigne tantôt tous les supporters violents, tantôt tous les supporters des kops, tantôt des supporters actifs et virulents mais différents des hooligans, etc. En revanche, les catégories indigènes sont claires. Dans toute l'Europe, les supporters des kops utilisent les mêmes modèles et les mêmes cadres d'interprétation. Ils distinguent notamment trois catégories de supporters actifs. Premièrement, les fans non violents. Deuxièmement, les supporters démonstratifs acceptant le recours à la violence, en particulier les ultras. Troisièmement, les spécialistes de la violence qui viennent au stade essentiellement pour se battre et qui se donnent des noms différents selon les pays et les époques (hooligans, hools, casuels, siders, indépendants, cani sciolti...). Si les pratiques de ces supporters évoluent avec le temps, cette catégorisation demeure un repère stable.

Dans une perspective compréhensive, il paraît préférable de partir des catégories indigènes, en examinant de manière critique leur contenu. Dans la suite de cet article, les mots ultras et hooligans sont donc employés en référence aux catégories indigènes (les termes hooligans et indépendants étant considérés comme synonymes). L'expression hooliganisme est quant à elle abandonnée parce qu'imprécise et que « fortement connotée dans le débat public, où elle est associée à des clichés tenaces qu'il s'agit précisément de remettre en question » (Busset 2002: 349).

En suivant le cadre d'analyse exposée dans cette première partie du texte, la deuxième s'intéresse aux supporters extrêmes français, ceux qui se revendiquent ultras ou hooligans, en étudiant plus particulièrement leur rapport à la violence.

II. Ultras, hooligans et violences en France

Les groupes se définissant comme ultras et ceux se considérant comme hooligans sont apparus en France de manière concomitante au milieu des années 1980. S'ils ont à l'origine été amalgamés par les amateurs de football, les médias et le grand public, ils ont toujours cherché à se différencier les uns des autres. En particulier, les ultras qui s'engagent activement dans le supportérisme tant au stade que dans la vie quotidienne du club ont tenu à se démarquer des hooligans pour rendre leur pratique acceptable et souligner qu'ils n'étaient pas centrés sur la violence. Progressivement, ils ont réussi à s'implanter dans les stades français au point désormais d'y mener l'ambiance. Ainsi, la distinction entre les ultras, perçus comme les supporters les plus fervents, ceux qui animent les tribunes tout en étant parfois trop turbulents et excessifs, et les hooligans considérés comme de systématiques auteurs de troubles est bien connue des amateurs de football. Elle est également soulignée par la Ligue de Football Professionnel, notamment par son président F. Thiriez, et elle a été récemment reprise par les sénateurs dans leur rapport (Martin, Murat 2007).

1. Deux formes de supportérisme extrême

A. Des logiques fondamentalement différentes

Quand cette différenciation est effectuée, il est généralement affirmé que leur moindre violence distinguerait les ultras des hooligans. En fait, la différence est bien plus profonde. Elle se traduit dans leurs modes d'organisation, leurs types de participation au spectacle, leurs relations avec le monde du football ou leur manière d'appréhender la violence. Essentiellement préoccupés par la recherche de l'affrontement avec les supporters extrêmes adverses ou avec la police, les hooligans s'investissent peu dans l'ambiance au stade et dans la vie du club. Au contraire, si les

ultras ont parfois recours à la violence quand ils estiment que l'« honneur » de leur club ou de leur groupe est en jeu, ils ne la recherchent pas à tout prix : elle ne constitue pour eux qu'un moyen d'action parmi d'autres. En effet, ils s'engagent dans le soutien à l'équipe et animent les travées dans un style spectaculaire qui les distingue nettement des hooligans. Une banderole marquée du nom du groupe orne leur tribune. A l'entrée des joueurs sur le terrain, les ultras réalisent des animations (appelées « tifos ») qui colorent les kops à l'aide de drapeaux, de feuilles, de bandes de tissu, de fumigènes, de banderoles géantes, de confetti et dessinent des tableaux géants comme le blason du club, du groupe ou de la ville. Les meneurs, dos au terrain, coordonnent avec un mégaphone ou une sono les mouvements d'ensemble (frapper dans les mains, sauter sur place...) et les chants, rythmés par les roulements de tambours. Les ultras cherchent également à jouer un rôle au sein de leur club et donc à nouer des relations avec ses dirigeants qui, la plupart du temps, les reconnaissent comme groupes de supporters du club alors que les hooligans sont au mieux connus individuellement et souvent considérés comme indésirables. Tandis que les hooligans forment des bandes informelles cultivant le secret, les groupes ultras adoptent une forme associative (Bromberger 1999: 103-104) : les membres paient une cotisation annuelle (leur offrant des réductions sur les produits dérivés réalisés par le groupe, les déplacements pour suivre l'équipe à l'extérieur et parfois les abonnements au stade) et se retrouvent pendant la semaine au « local », lieu loué ou possédé par le groupe, un bureau directeur régit les activités, des porte-parole débattent avec les dirigeants du club ou des instances nationales et interviennent dans les médias... Comme le note P. Mignon (2007: 269-270), les hooligans sont avant tout à la recherche d'« émotions fortes » alors que les ultras, au-delà de la dimension émotionnelle également importante chez eux, s'engagent

dans une « cause » selon une logique de « mouvement social ». Ils se conçoivent comme un contre-pouvoir ou comme un syndicat des supporters, tant à l'échelle locale que nationale : ces dernières années, les groupes ultras de tout le pays ont tenté à plusieurs reprises de coordonner leurs actions pour lutter contre la répression qu'ils estiment excessive à leur égard et pour défendre un football « populaire » contre la hausse du prix des billets de match et les « dérives » du « football business ». Au final, les hooligans ne forment que des groupuscules tandis que les ultras cherchent à mobiliser largement les supporters pour soutenir l'équipe le plus efficacement possible et à être des acteurs à part entière du monde du football. Par conséquent, les hooligans peuvent bien plus facilement assumer la violence que les ultras.

B. Des points communs

Si leurs logiques sont distinctes, ultras et hooligans français se ressemblent sous certains aspects. Même si cette volonté se traduit de diverses manières, les uns et les autres cherchent à se distinguer des autres supporters, des ultras pour les hooligans et des hooligans pour les ultras, mais surtout de l'image répandue et dépréciative du supporter « beauf ». Ils stigmatisent ceux qu'ils appellent les « mastres », les « footix » ou les « bouffons » qui peuplent selon eux les stades : comme les « caves » pour les musiciens de jazz étudiés par H.S. Becker (1985), ces figures répulsives définissent l'autre, celui qui n'est pas ultra (ou hooligan), et, par contraste, ce qu'est un ultra (ou un hooligan). Pour les ultras, le « footix » ne s'écarte pas du stéréotype du fan, il est déguisé, il n'est pas assez actif dans le soutien à l'équipe, il ne participe pas correctement aux chants et aux tifos, il adule les joueurs, il ne porte pas un regard critique sur le monde du football... Pour mériter aux yeux de ses pairs et aux siens le qualificatif d'ultra, il ne suffit pas d'encourager au maximum son équipe. Il faut aussi

éviter les chants « folkloriques », réfléchir à ses actes, ne pas s'habiller de manière ridicule : il faut inspirer le respect, au besoin en suscitant la crainte.

Contrairement aux associations officielles de supporters, rassemblant des fans de tous âges mais dont les responsables sont généralement d'âge mûr, et qui sont largement inféodées aux dirigeants, la conception du football des supporters extrêmes n'est pas consensuelle mais conflictuelle (Hourcade 2002). D'une part, les ultras et les hooligans considèrent le football comme un combat entre deux camps : ils ont donc recours à la provocation et à la violence verbale voire physique et ils refusent la morale selon eux hypocrite du fair-play. D'autre part, ils affirment leur « autonomie » par rapport aux dirigeants des clubs et défendent leur propre point de vue. Ils sont aussi contestataires et n'hésitent pas à remettre en cause les joueurs et dirigeants de leur club. Ainsi, ils manifestent leur volonté d'être des acteurs à part entière du football et donc de ne pas vivre leur passion par procuration. Ils créent également, à côté de la compétition sportive, leur propre compétition avec ses critères et ses hiérarchies. Les ultras et les hooligans se passionnent au moins autant pour leurs activités de supporters que pour le football. Leurs centres d'intérêt sont doubles : le football et leur club d'un côté, le supportérisme et leur groupe de l'autre. Mais, comme nous l'avons vu, ce désir d'être acteur ne se manifeste pas de la même manière chez les ultras, qui créent une activité associative forte et se positionnent comme un mouvement social, que chez les hooligans et les critères de la compétition ne sont pas les mêmes chez les uns et les autres. En somme, en adaptant une formule de P. Mignon (1993: 6), nous pouvons affirmer que le style ultra et la tendance hooligan sont deux modes distincts d'un supportérisme extrême conçu comme « une fin en soi ».

Dernier point partiellement commun, les ultras et les hooligans touchent des populations relativement similaires : principalement des jeunes hommes de 16 à 30 ans (absentes chez les hooligans, les filles représentent 10 à 20 % des membres actifs des groupes ultras), pour l'essentiel issus des catégories populaires et moyennes (Mignon 1998 ; Demazière *op. cit.* 1998 ; N. Hourcade 1998 ; Bodin 1999 ; Nuytens 2004). Les données précises manquent pour savoir si la composition sociale des groupes ultras et hooligans est sensiblement différente. Mes observations me conduisent à penser que le profil social influe sur le passage à l'acte et sur les formes de la violence, un haut niveau d'études favorisant la prise de distance par rapport à la logique de l'honneur mise en avant par ces groupes. Il semble également que certains protagonistes ne se battent que dans un contexte footballistique alors que d'autres sont violents de manière récurrente, comme M. Comeron l'a également constaté pour les hooligans de Liège (Govaert, Comeron 1995: 147). S'il existe vraisemblablement des différences sociales entre les ultras qui ne s'engagent jamais ou rarement dans les violences et ceux, ultras et hooligans, qui y sont fréquemment impliqués, rien ne permet d'affirmer que les ultras les plus durs ont un profil social différent des hooligans.

C: Un mouvement ultra de masse, une tendance hooligan marginale

En France, la mouvance hooligan est forte à Paris (entre 50 et 400 « durs », selon les époques et les matches) et embryonnaire dans le reste du pays. En revanche, tous les clubs professionnels sont suivis au moins par un groupe ultra, ce sont ces groupes qui comptent le plus d'adhérents et qui mènent l'ambiance dans la plupart des stades français. Comment expliquer ces évolutions contrastées ? Notamment par l'essor des supporters extrêmes au moment du drame du Heysel et par l'absence de tradition de supportérisme en France. Contrairement à l'Allemagne ou l'Espagne, il n'y avait guère

d'alternative au modèle proposé par les ultras, sauf dans des villes comme Lens ou Saint-Étienne où les ultras ont d'ailleurs eu des difficultés à s'imposer. Les supporters extrêmes ont donc été perçus comme menaçants, tout en étant considérés, pour les ultras, comme les fans les plus fervents. Après avoir usé à leurs débuts de la provocation, affichant des symboles d'extrême droite et jouant sur des registres violents, les ultras ont rapidement changé d'attitude. A cause de la répression, mais aussi parce qu'ils avaient besoin de susciter des vocations et de drainer derrière eux des supporters participant aux chants et aux tifos et apportant des fonds au groupe en cotisant ou en achetant son matériel (écharpes, tee-shirts, adhésifs...). Pour s'implanter dans les virages français, les ultras se sont présentés comme les « meilleurs supporters », en mettant en avant les dimensions valorisées de leur pratique (le soutien au club, les tifos ou la dimension associative) et en se démarquant ostensiblement des hooligans et de leurs excès violents et racistes. Par conséquent, les hooligans ont été marginalisés, sauf à Paris où ils étaient déjà bien installés, et les ultras ont adopté une attitude moins extrême qu'en Italie. Inversement, ces dernières années, l'institutionnalisation accrue des groupes ultras a sans doute favorisé le développement, en particulier dans l'Est et le Nord, de petites bandes de 10 à 50 indépendants recherchant plus de radicalité.

2. Des ultras structurellement ambivalents

Comme le qualificatif qu'ils revendiquent l'indique, les ultras cherchent à pousser le supportérisme à l'extrême : c'est-à-dire à mettre la meilleure ambiance possible, à suivre leur club lors de tous les matches, à domicile comme à l'extérieur, à se comporter en fanatiques, à être l'élite des supporters. La violence découle de leur valorisation de l'honneur et de la compétition qui s'est instaurée entre eux. Mais, alors

que les hooligans assument l'étiquette de « mauvais garçons », les ultras jouent sur plusieurs registres et combinent des comportements valorisés socialement et d'autres qu'ils savent perçus négativement : ils sont profondément ambivalents (Hourcade 1998).

A. Des ultras « bons » et « mauvais »

Habités à distinguer les « bons » des « mauvais » supporters, les observateurs sont souvent perplexes face aux ultras. En effet, les ultras veulent être sérieux et « fous furieux ». Ils se comportent de manière « chaotique », comme des fanatiques, et ordonnée, encadrée par les meneurs. Ils abusent parfois de l'alcool et de la drogue, et ils aiment être vus comme des individus réfléchis capables de défendre de manière argumentée leur point de vue. Ils expriment leur haine de l'adversaire, sont violents, et ils se constituent en associations au point de mener des actions sociales (contre le racisme, pour les sans-abri, les enfants malades...). Ils insistent sur leur organisation, qui n'est pourtant pas toujours rigoureuse. Ils se présentent comme les supporters les plus fidèles, pourtant ils se préoccupent parfois plus de leur groupe que de leur club et ils n'hésitent pas à manifester violemment leur colère en cas de mauvais résultats récurrents. Ils aiment utiliser la parodie pour dénigrer leurs adversaires, ils se moquent parfois d'eux-mêmes, mais ils considèrent leur engagement de supporter comme très sérieux et n'ont pas toujours de distance critique à leur rôle d'ultra. Ils se veulent anticonformistes et le sont parfois de manière stéréotypée. Ils souhaitent être reconnus comme des interlocuteurs valables par les autorités sportives et les médias, mais ils craignent d'être « récupérés par le système » et tiennent à demeurer « rebelles ». Ils veulent que les médias ne proposent pas une analyse à charge de leurs pratiques, mais ils refusent parfois de leur parler. Selon les critères socialement dominants, les ultras

sont bons *et* mauvais. Ils sont structurellement tirillés entre rébellion et institutionnalisation, radicalisation et responsabilisation.

Comme les acteurs du rap ou de la techno, les ultras considèrent qu'ils forment un « mouvement », c'est-à-dire qu'ils appartiennent à un même monde, avec ses pratiques, ses valeurs, ses règles, ses réseaux... Cependant, malgré des expériences et références communes, les manières d'être ultra sont diverses parce que les contextes locaux sont différents, parce que les principes sur lesquels les ultras tendent à s'accorder sont suffisamment généraux pour être diversement interprétés et parce que certains de ces principes sont contradictoires, ce qui suscite de vifs débats. Dès lors, le terme de mouvement est particulièrement approprié : il laisse entendre l'unité et la diversité de ce monde et souligne le caractère évolutif des pratiques (Hourcade 2003). Du fait de cette complexité du monde ultra, les différences sont significatives entre individus et entre groupes se revendiquant ultras, alors que les bandes de hooligans se ressemblent largement : elles se différencient seulement sur les formes de la violence, notamment l'acceptation ou non de l'usage d'« armes », ou sur la politisation, certaines bandes étant marquées à l'extrême droite, d'autres ne se préoccupant pas de politique.

B. Un discours ambigu et mouvant sur la violence

Les pratiques violentes des ultras et des hooligans et les manières de les justifier sont partiellement communes. Pour l'essentiel, la violence s'exerce entre groupes rivaux (soutenant parfois le même club), à l'égard des forces de l'ordre ou des stadiers ou encore à l'encontre des joueurs et dirigeants du club. Malgré certains points communs, hooligans et ultras n'appréhendent pas la violence de la même manière. Les hooligans affirment clairement qu'ils apprécient et recherchent la violence (même s'ils répugnent à avouer qu'ils ne respectent pas toujours leur prétendu « code d'honneur »). En

revanche, les ultras ont un positionnement beaucoup plus ambigu, révélateur de leur malaise par rapport à cette question. Comme le confie l'un d'entre eux, ils savent que la violence constitue leur « point faible », puisqu'elle peut les discréditer. Par conséquent, leur discours sur la violence est fluctuant. A l'extérieur de leur monde, ils s'efforcent de la masquer ou de la minimiser et ils insistent sur les autres aspects de leurs pratiques. Ils reprochent aux journalistes de proposer une vision partielle et à charge du mouvement ultra, d'où des banderoles comme « Tolérance zéro pour la désinformation ». Ils affirment que leur comportement est injustement amalgamé à celui des hooligans et que leur violence est amplifiée et exagérément dénoncée par rapport à des violences s'exprimant dans d'autres sphères sociales. Ils s'insurgent devant la « criminalisation » de certaines de leurs activités comme l'allumage festif de fumigènes. Ils expliquent que la violence représente une part infime de leurs activités mais que les médias se focalisent dessus, occultant les « côtés positifs ». Ils soulignent que les incidents sont rares et ne concernent qu'une petite partie des membres, ce qui est d'ailleurs vrai puisque seuls les membres les plus actifs sont impliqués, ce qui représente au maximum une centaine de personnes dans des groupes qui peuvent compter de deux à cinq mille adhérents.

Si les ultras sont prompts à dénoncer l'incompétence des journalistes, les prétendus errements de la police qui causeraient des troubles au lieu de calmer les esprits (ce qui se révèle parfois exact...), les provocations des supporters adverses ou le système social (« s'il y a de la violence autour des stades, c'est parce que la société est violente »), ils ont plus de mal à admettre leurs propres responsabilités. Pourtant, la violence découle des valeurs qu'ils prônent puisqu'ils mettent en avant leur extrémisme, leur honneur, leur réputation et qu'ils sont en compétition les uns avec les autres.

De fait, à l'intérieur du monde ultra, ils assument la violence. Même des groupes jamais mêlés à des incidents ne la récusent pas et affirment qu'ils sauront se défendre s'ils sont attaqués. Comme l'explique un ultra marseillais : « si vous enlevez complètement la violence, vous n'êtes plus ultra ». « Pour autant, ajoute-t-il, ça ne veut pas dire faire n'importe quoi ». Quand ils finissent par admettre qu'ils ont parfois recours à la violence, les ultras tentent de la présenter comme acceptable. Ils expliquent qu'ils ne la recherchent pas, qu'ils ne font que répondre à des provocations. Les hooligans prennent plaisir à raconter comment ils créent des incidents. Les ultras prétendent que la violence vient à eux, certains affirmant même qu'ils aimeraient mieux ne pas se battre mais qu'ils sont obligés d'en passer par là pour se faire respecter. Ils soulignent aussi que cette violence est librement consentie (elle n'implique que des ultras et des hooligans et ne touche donc pas – en théorie du moins – les autres amateurs de football) et qu'elle suit certains codes censés éviter des blessures graves aux protagonistes.

Pour autant, tous ne sont pas sur la même longueur d'ondes. La violence doit-elle être planifiée ou demeurer fortuite ? Doit-elle être un objectif ou faut-il s'efforcer de la limiter ? Suite à la mort de Julien Quemener et aux mesures répressives qui en ont découlé, plusieurs responsables ultras ont manifesté leur souhait de canaliser leurs troupes et de modérer les débordements. L'organisation et la planification des violences, tant valorisée par les hooligans, suscite de vifs débats parmi les ultras, entre ceux qui affirment qu'organiser la violence revient à lui accorder une place trop importante et ceux qui rétorquent qu'il n'y a désormais pas d'autres moyens de régler les différends. Plusieurs des principaux groupes, réunis dans une coordination des ultras, expliquent qu'ils rejettent la « violence organisée », ce qui est un moyen de se dissocier des

hooligans et de se couvrir au cas où un incident surviendrait : il pourra être alors présenté comme « spontané » et les meneurs ultras pourront expliquer qu'il est difficile de maîtriser l'ensemble de leurs troupes. Pourtant, la violence préméditée fait bien partie du répertoire d'action des ultras, en ce sens qu'ils anticipent généralement les violences, même s'ils planifient et organisent moins les incidents que les hooligans.

Les rapports entre ultras et hooligans sont également une source de débats et d'ambiguïtés. S'ils refusent d'être amalgamés aux hooligans, les ultras ont parfois du mal à prendre leurs distances avec ceux de leur club. Parce qu'ils ne veulent pas stigmatiser une catégorie de supporters de la même manière qu'eux sont stigmatisés par le grand public. Parce qu'ils apprécient, en cas d'incidents, de pouvoir compter sur « leurs » hooligans. Et parce qu'ils ont parfois peur de s'opposer à des bandes qui, dans certaines villes, ont un véritable pouvoir de nuisance. Quelques mois après l'exhibition dans leur tribune d'une immense banderole dénonçant l'« amalgame ultra / hooligan » effectué par les médias, les différentes composantes du virage sud lyonnais ont formé un groupe unique rassemblant ultras et hooligans. Dans les faits, ultras et hooligans sont fréquemment en relation. Même s'il existe des médias spécifiques à chaque courant, ils partagent souvent les mêmes fanzines, sites et forums Internet. Surtout, le nombre limité de bandes de hooligans en France conduit les indépendants, en quête de rivaux, à affronter des ultras. Même si les uns et les autres clament leurs différences, les frontières sont floues. Des individus passent d'un style à l'autre au cours de leur carrière de supporter ou se situent entre ces deux formes de supportérisme.

Au final, la place de la violence dans le monde ultra est paradoxale. Elle est marginale, dans la mesure où elle ne concerne qu'une minorité de membres et où elle

est rare. Pourtant, elle est centrale en ce sens qu'elle est la valeur ultime, ce qui permet de trancher les différents et de tester la solidarité du groupe.

C. Une violence canalisée ou exacerbée ?

Les meneurs ultras affirment qu'ils sont un rempart à une violence plus dure et qu'ils évitent à des jeunes de sombrer dans la violence et la délinquance. Selon eux, en tolérant certains débordements tout en les contrôlant largement, ils canaliseront l'agressivité de leurs membres. A en croire les responsables, une disparition des groupes ultras conduirait les éléments les plus durs à former des *firms* de hooligans et ferait augmenter la violence. Il y a du vrai dans cet argumentaire. En Italie, quand certains grands groupes ultras sont devenus trop aseptisés aux yeux d'une partie des jeunes supporters, des groupuscules plus virulents se sont développés et les incidents se sont sensiblement accrus. Il est également exact que les groupes ultras permettent à des jeunes de milieux différents de vivre des expériences déviantes tout en leur offrant un cadre structuré par des règles et des valeurs fortes, l'opportunité de mener des actions collectives et la possibilité d'entrer en relation avec d'autres mondes sociaux. En qualifiant les groupes ultras de « bacheleries » modernes, C. Bromberger (1998) insiste sur leur rôle socialisateur et intégrateur. Pour autant, les groupes ultras peuvent aussi exacerber la violence, faire régner par l'intimidation leur loi dans les tribunes et organiser des activités ouvertement délinquantes comme le deal de drogues ou le marché noir.

Pour que les groupes ultras jouent vraiment le rôle social qu'ils prétendent remplir, encore faut-il qu'ils se responsabilisent et cherchent vraiment à limiter la violence. Les autorités ont sans doute intérêt à aider les groupes ultras à s'engager dans cette voie. En 2004, des groupes de travail sur le supportérisme, auxquels des ultras ont

participé, ont été mis en place par la Ligue de Football Professionnel. Ils ont produit de nombreuses idées mais ont eu peu d'impact sur le terrain. Cet échec a donné du grain à moudre à ceux qui prétendent que le mouvement ultra n'a rien à attendre du dialogue avec les autorités et doit demeurer marginal. Ces derniers mois, les débats ont été intenses entre ultras sur la « bonne » manière de se positionner par rapport aux autorités et sur la place à accorder à la violence. Comme le synthétise un ultra messin : « J'ai du mal à croire que les ultras s'uniront sur le long terme. Chacun trouvera sa voie entre underground et institutionnalisation. Il y aura sans doute plusieurs directions. »

Conclusion: Pour une politique globale de traitement du supportérisme

Si les pistes ouvertes dans cet article méritent d'être approfondies, tant dans l'explicitation des manières de faire et de penser des supporters extrêmes que dans l'explication du développement de ces comportements dans nos sociétés (qui n'est pas traitée ici), elles permettent déjà de porter un regard critique sur le mode de traitement politique du supportérisme et des incidents autour des matches de football. Depuis la première loi, dite Alliot-Marie adoptée en 1993, les mesures prises pour lutter contre les débordements des supporters l'ont été sans réflexion préalable sur la nature exacte du phénomène et sans construction d'un dispositif global. En réaction à des incidents graves ou en prévision du Mondial 1998, les autorités ont progressivement accru les dispositifs répressifs en présentant l'interdiction de stade ou la dissolution des groupes violents comme des recettes miracles. Cette attitude pose plusieurs problèmes. En ne dissociant pas les types de supporters violents et les types d'incidents, les mesures ne sont pas forcément adaptées à la réalité des violences et peuvent parfois aggraver le mal.

En ne faisant guère de prévention, en dehors de quelques déclarations d'intention, elles ne jouent que sur le ressort de la répression. En se contentant parfois d'effets d'annonce, les politiques se préoccupent peu de l'application pratique de leurs dispositifs (Bodin, Robène, Héas 2007).

Pourtant, il n'existe pas de recette miracle contre la violence des supporters. En tout cas, la répression seule n'a jamais marché. En Angleterre, des résultats probants ont été obtenus non pas tant dans les années 1980 quand le gouvernement a déclaré la guerre aux hooligans, mais dans les années 1990 quand le monde du football s'est complètement rénové. Il convient donc de jouer sur plusieurs leviers. Proposer des infrastructures adaptées : la situation italienne témoigne des effets néfastes de la vétusté des stades. Former les forces de l'ordre à la gestion de ces foules particulières. Cibler la répression, en distinguant plus nettement les faits répréhensibles selon leur gravité, en concevant bien les textes de lois et en les appliquant vraiment. Recourir à des dispositifs de prévention sociale à long terme, comme les Belges le font avec le « fan coaching » ou les Allemands avec les « fan projekte ». Ce qui implique notamment de dialoguer avec les associations de supporters, afin de désamorcer certaines tensions et de faire des supporters des partenaires avec des droits et des devoirs.

Bibliographie :

ARMSTRONG, G., HOBBS, D. 1994 « Tackled from behind ». In: R. Giulianotti, N. Bonney, M. Hepworth (Orgs.), *Football, violence and social identity*. Londres: Routledge: 196-228.

BASSON, J.-C. (Org.) 2001. *Sport et ordre public*. Paris: La Documentation Française.

BECKER, H. S. 1985. *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*. Paris: Métailié (1963).

BECKER, H. S. 2002. *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte (1998).

BODIN, D. 1999. *Hooliganisme. Vérités et mensonges*. Paris: ESF.

BODIN, D., TROUILHET, D. (2001) « Le contrôle social des foules sportives en France : réglementation, difficultés d'application et extension des phénomènes de violences ». In: D. Bodin, D. (Org.), *Sports et violences*. Paris: Chiron: 147-168.

BODIN, D. 2003. *Le hooliganisme*. Paris: Que Sais-Je ?

BODIN, D., ROBÈNE, L., HÉAS, S. 2004. *Sports et violences en Europe*. Strasbourg: Editions du Conseil de l'Europe.

BODIN, D., ROBÈNE, L., HÉAS, S. 2007. « Le hooliganisme en France : entre traitement social « médiatisé » et désintérêt institutionnel. » *Revue européenne de management du sport*, n° 16, 8 pages.

BROMBERGER, C., avec la collaboration d'A. Hayot et J.-M. Mariottini 1995. *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris: Maison des sciences de l'homme.

BROMBERGER, C. 1998. *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris: Bayard.

BROUSSARD, P. 1990. *Génération supporter. Enquête sur les ultras du football*. Paris: Robert Laffont.

BROWNING, C. 1997. *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution Finale en Pologne*. Paris: 10/18 (1992).

BUSSET, T. 2002. « Le supportérisme violent en Suisse » *Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique*, n° 3: 348-357.

CIVARDI, C. 2000. « Des tribus de gredins sur les gradins des tribunes ? Trois décennies de *football hooliganism* » *Revue française de civilisation britannique*, vol. 10, n° 4: 117-130.

COMERON, M. 1997. « Hooliganisme : la délinquance des stades de football » *Déviance et Société*, vol. 21, n° 1: 97-113.

DEMAZIÈRE, D. (Org.) 1998. *Le peuple des tribunes. Les supporters de football dans le Nord - Pas-de-Calais*. Béthune: Musée d'ethnologie régionale, Documents d'ethnographie régionale du Nord - Pas-de-Calais, n° 10.

DUNNING, E., MURPHY, P., WILLIAMS J. 1994. « La violence des spectateurs lors des matchs de football : vers une explication sociologique ». In: Norbert Elias, Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris: Fayard: 335-366.

EHRENBERG, A. 1985. « Les hooligans ou la passion d'être égal » *Esprit*, n° 104-105: 7-13.

EHRENBERG, A. 1991. *Le culte de la performance*. Paris: Calmann-Lévy.

FALACHO, L. 2001. « Les mesures prises pour lutter contre le hooliganisme à l'épreuve des libertés publiques » *Revue du droit public*, n° 2: 419-445.

FAURE, J.-M., SUAUD, C., avec la collaboration d'H. Slimani 1999, *Le football professionnel à la française*, Paris, PUF.

FERAL, M. 2001. « Sport et ordre public : la prévention et la lutte contre la violence dans les manifestations sportives » *Revue française d'administration publique*, n° 97:131-140.

FORNEL, M. de 1993. « Violence, sport et discours médiatique : l'exemple de la tragédie du Heysel » *Réseaux*, n° 57: 29-47.

GIULIANOTTI, R. 1995. « Participant observation and research into football hooliganism », *Sociology of Sport Journal*, n° 12/1: 1-20.

GOASGUEN, C. 2006. *Rapport sur la proposition de loi relative à la prévention des violences dans les manifestations sportives*. Assemblée Nationale, 5 avril.

GOVAERT, S., COMERON, M. 1995. *Foot et violence. Politique, stades et hooligans. Heysel 85*. Bruxelles: De Boeck Université.

HOURCADE, N. 1998. « La France des "ultras" » *Sociétés et représentations*, n° 7: 241-261.

HOURCADE, N. 2000. « L'engagement politique des supporters « ultras » français. Retour sur des idées reçues » *Politix*, Vol. 13, n° 50: 107-125.

HOURCADE, N. 2002. « La place des supporters dans le monde du football » *Pouvoirs*, n° 101: 75-87.

HOURCADE, N. 2003. « L'émergence des supporters « ultras » en France ». In: M. Boucher et A. Vulbeau (Orgs.), *Emergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations ?* Paris: L'Harmattan: 75-89.

HOURCADE, N. 2004. « Les groupes de supporters ultras » *Agora Débats/Jeunesse*, n° 37: 32-42.

HOURCADE, N. 2005. « Enquêter sur les supporters ultras en tant qu'ancien "indigène" », colloque *Travailler sur la déviance. Problèmes méthodologiques et déontologiques des recherches en sciences sociales*. Université Versailles Saint-Quentin en Yvelines, 20-21 juin.

HUGHSON, J. 1998. « Among the thugs. The 'new ethnographies' of football supporting subcultures » *International review for the sociology of sport*, n° 33/1: 43-57 .

JODELET, D . (Org.) 2003. *Les représentations sociales*. Paris: PUF.

LECLAIRE, J.-P. 2005. *Le Heysel. Une tragédie européenne*. Paris: Calmann-Lévy.

LESTRELIN, L. 2006. *L'autre public des matches de football. Sociologue du supportérisme à distance. Le cas de l'Olympique de Marseille*. Doctorat de STAPS, sous la direction de Jacques Defrance et Jean-Charles Basson, Université de Rouen.

MARTIN, P., MURAT, B. 2007. *Faut-il avoir peur des supporters ? Rapport d'information de la commission des Affaires culturelles du Sénat*, n° 467, 26/9.

MAUVIGNIER, L. 2006. *Dans la foule*. Paris: Minuit.

MIGNON, P. 1990. « Supporters et hooligans en Grande-Bretagne » *Vingtième siècle*, n° 26: 37-48.

MIGNON, P. 1993. *La société du samedi : supporters, ultras et hooligans. Etude comparée de la Grande-Bretagne et de la France*. Paris: IHESI.

MIGNON, P. 1998. *La passion du football*. Paris: Odile Jacob.

MIGNON, P. 2002. "Another side to French exceptionalism: football without hooligans ?". In: E. Dunning, P. Murphy, I. Waddington et A.E. Astrinakis (Orgs.), *Fighting Fans. Football Hooliganism as a World Phenomenon*. Dublin: University College Dublin Press: 62-74.

MIGNON, P. 2007. « Les désordres des stades, 1945-2005 ». In: P. Tétart (Org.), *Histoire du sport en France. De la Libération à nos jours*. Paris: Vuibert: 261-274.

MUCCHIELLI, L. 2001. *Violences et insécurité. Fantômes et réalités dans le débat français*. Paris: La Découverte.

NUYTENS, W. 2004. *La popularité du football. Sociologie des supporters à Lens et à Lille*. Arras: Artois Presses Université.

REDHEAD, S. 1991. "Some reflections on discourses on football hooliganism" *The Sociological Review*, vol. 39, n° 3: 479-486.

TSOUKALA, A. 2003. « Les nouvelles politiques de contrôle du hooliganisme en Europe : de la fusion sécuritaire au multipositionnement de la menace » *Cultures & Conflits*, n° 51, 7 pages sur <http://www.conflits.org>

TSOUKALA, A. 2004. « La construction médiatique de la figure du hooligan dans la presse français ». In: Société de Sociologie du Sport de Langue Française, *Dispositions*

et pratiques sportives. Débats actuels en sociologie du sport. Paris: L'Harmattan: 349-364.

VAN CAMPENHOUDT, L. 1988. « Le hooliganisme sacrilège. Approche sociologique » *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, n° spécial: 33-46.

VAN LIMBERGEN, K. 1992. « Aspects sociopsychologiques de l'hooliganisme » *Pouvoirs*, n° 61: 117-130.

WALGRAVE, L., VAN LIMBERGEN, K. 1988. « Le hooliganisme belge : description et essai de compréhension » *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, n° spécial: 7-31.

WHYTE, W.F. 1995. *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain.* Paris: La Découverte. (1943).

Dados do autor:

Adresse :

Nicolas Hourcade,
Ecole Centrale de Lyon,
Département CLES,
36 avenue Guy de Collongue,
69 134 Ecully Cedex

Téléphone : 04 72 18 67 06

Email : nicolas.hourcade@ec-lyon.fr